Document generated on 04/24/2024 2:12 p.m.

Jeu
Revue de théâtre

« In Extremis »

Diane Pavlovic

Number 47, 1988

URI: https://id.erudit.org/iderudit/28108ac

See table of contents

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)
1923-2578 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Pavlovic, D. (1988). Review of [« In Extremis »]. *Jeu*, (47), 215–217.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1988

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

et ce qu'il fait, c'est interminable. Des gens qui s'amusent avec un décor miniature de pyramides. Un chef d'orchestre, un albinos, un couple de touristes attablés face à face à l'intérieur d'une sorte de tombeau, un homme tout nu dans un coin, qui tape un moment sur un tam-tam. Mais pourquoi sont-ils là? que veulent-ils? où vont-ils? Mystère.

Le spectacle ressemble à un bricolage de collégiens. Les anachronismes, les mélanges d'accents qu'on affectionne au Nouveau Théâtre Expérimental, le style déconcertant que l'on cultive, tout cela suscite dans la salle des rires complaisants et, pour ma part, beaucoup d'ennui. Les autres aspects de la production se sont vite estompés. Je n'ai retenu ni les dialogues, ni les masques, ni ce qui a, par instants, fait sourire certains spectateurs. Il n'y a pas beaucoup d'inspiration dans ce *Trésor des pyramides*, pas de vision d'ensemble. La pièce ressemble plutôt à un capharnaüm qui paraît avoir mobilisé bien des énergies et coûté bien cher, au prix où est le bois!

michel vaïs

«in extremis»

Texte de William Mastrosimone; traduction et adaptation: Louison Danis, avec la collaboration de Rock Lafortune. Mise en scène: Serge Denoncourt, assisté de Richard Gravel; décor: Louise Campeau; costumes et accessoires: Manon Desmarais; musique originale et bande sonore: Michel Robidoux; éclairages: Jocelyn Proulx; maquillages: Jean Bégin. Avec Isabelle Miquelon (Marjolaine), Roger Léger (Raoul), Marie Charlebois (Nicole) et Adèle Reinhardt (Catherine). Production du Théâtre de Quat'Sous, présentée du 15 septembre au 10 octobre 1987.

l'univers bouleversé

Ayant réussi à aveugler un homme entré chez elle sans qu'elle le sache et en train de la violer, une jeune femme l'enferme dans l'âtre de la cheminée où elle le tient prisonnier, solidement enchaîné. Surviennent ses deux compagnes d'appartement, à qui elle demande de l'aide pour tuer son agresseur. *In Extremis*, on l'aura compris, est une pièce dont la violence explose dès les premières minutes. Son histoire est aussi banale que celle d'un fait divers, aussi sordide et aussi troublante, et l'analyse qu'elle en fait est à la fois fine et impitoyable. Plutôt que d'exploiter le sensationnalisme de l'événement, le texte explore rigoureusement ses répercussions infinies sur l'affect, la pensée, la personnalité même et la conception de la vie de ceux qui le subissent. Tout le texte se déroule en un présent radical, comme si toute l'histoire du monde, de la justice, de l'amour, des lois, de la liberté individuelle se jouait là, à cette minute, en un moment de totale remise en question. À partir d'un mouvement en apparence infime (la victime survoltée se fera dire par ses amies qu'après tout, elle n'a «même pas» été violée puisqu'elle s'est défendue à temps), voilà

que bien et mal sont réinterrogés, voilà que les préjugés éclatent ou se dégonflent, voilà qu'une peur irraisonnée transforme le visage des choses et que le respect de soi n'a plus de sens clair.

Une mise en scène précise et coupante qui savait installer une tension diffuse du début à la fin, une traduction réussie de ce texte nerveux qui savait mettre dans la bouche des personnages des mots simples et forts, une unité de ton maintenue qui savait éviter les clichés agaçants, une interprétation nuancée malgré certaines échappées trop appuyées du côté de la caricature, tout cela a contribué à faire de ce texte sans grande portée littéraire un spectacle déstabilisant et réussi. Le jeu d'Isabelle Miquelon, d'autant plus froide et résolue qu'on la sent intérieurement hors d'elle, imposait un mélange intéressant de force et de vulnérabilité, de décision et de désarroi profond. Quant à Roger Léger, son personnage ressemblait à un animal blessé, qu'on ne pouvait excuser malgré la folie désespérée qui le gagnait peu à peu; le comédien savait composer une figure à la fois impardonnable et d'une profonde complexité. Il y avait de l'humour dans ce spectacle, et même une certaine sensualité, dans le décor comme dans les vêtements ou les corps, et pourtant jamais n'avait-on l'impression d'être devant une production racoleuse ou facile. Sans dorer la pilule, cette pièce dure n'est pas pour autant tombée dans une violence décorative. C'est émotivement que le viol a eu lieu, et cette déchirure-là, toute l'équipe a su la rendre perceptible.

diane pavlovic

«faux frère»

Texte de Jocelyne Beaulieu. Mise en scène: Francine Émond, assistée de Lysanne Desmarais; scénographie: Danièle Lévesque; éclairages: Guy Simard; conception musicale: Catherine Gadouas. Avec Jean-Denis Leduc (Paul), Danielle Fichaud (Nicole) et Marie Charlebois (Candide). Production du Théâtre de la Manufacture, présentée au restaurant-théâtre la Licorne du 4 mars au 16 avril 1988.

quand deux menhirs règlent leurs comptes

Nicole sort de prison après sept ans d'internement. Pour la première fois depuis son procès, elle revoit son frère Paul, qui lui a fixé un rendez-vous dans son chalet d'été. Puis survient Candide à l'improviste: c'est la fille adolescente et révoltée de Nicole.

On apprend que cette dernière avait euthanasié son père à sa demande, et que c'est nul autre que Paul qui l'avait dénoncée à la police. Quant à Candide, abandonnée à elle-même, elle a fait sept familles d'accueil en sept ans et aujourd'hui, elle ne croit plus à rien. Elle en veut à sa mère de l'avoir abandonnée, à son oncle de lui avoir caché la vérité sur sa mère, et à la terre entière de la laisser vivre en face d'un horizon bouché.

À partir de cette scabreuse histoire qui aurait pu néanmoins émouvoir, l'auteure et la metteure en scène nous montrent essentiellement deux personnages dressés l'un contre l'autre, le frère et la soeur, deux monolithes qui ne doutent de rien, qui s'affrontent en s'insultant. Sur quoi était fondée vraiment la relation entre le père et

Isabelle Miquelon et Roger Léger dans *In Extremis* de William Mastrosimone.